

REPÈRES

LES ROMS,
CHIFFRES ET ORIGINES

Les Roms en Roumanie

● D'après le dernier recensement de 2002, 535 000 Roumains sont roms. Mais d'après le Conseil de l'Europe, les Roms sont 1,85 million en Roumanie (soit 8,32 % de la population). Cet écart s'explique par la réticence de nombreux Roms à se déclarer comme tels lors des recensements. Reste que parmi tous les pays d'Europe, c'est en Roumanie qu'ils sont le plus nombreux.

● Du XIV^e au XIX^e siècle, dans les principautés de Valachie et de Moldavie, les Roms étaient des esclaves des seigneurs locaux. Ils pouvaient être vendus, échangés, victimes de sévices. Il leur faudra attendre 1855 et l'abolition de l'esclavage dans ces principautés pour être affranchis.

Les Roms en Europe

● D'après le Conseil de l'Europe, les Roms sont 11,2 millions en Europe continentale, dont 6 millions dans l'Union européenne. Ils sont 15 000 en France.

L'origine des Roms

Les Roms ne forment pas un groupe homogène. Ils partagent une langue, le romani, apparentée au sanskrit, autrefois parlé en Inde, ce qui situe leur origine géographique dans cette région, qu'ils auraient quittée avant le X^e siècle vers l'Europe. Mais compte tenu des nombreuses migrations qui ont suivi et des mélanges de population, il est impossible de soutenir que tous les Roms viennent d'Inde. La multiplicité des termes pour les désigner – Tsiganes, Manouches, Gitans, Sintis – témoigne de cette diversité.

Les fonds européens

● Au nom de l'égalité et de la lutte contre les discriminations, l'Union européenne a fait de l'intégration des Roms une priorité. En 2011, la Commission a demandé à chaque État membre d'élaborer une « stratégie nationale d'intégration des Roms ». Après les avoir évaluées, elle a regretté que seuls 12 États aient donné un financement précis de leurs projets. La Roumanie en fait partie, prévoyant de dépenser 51 millions d'euros en quatre ans pour l'intégration des Roms. La Commission n'a pas créé de budget spécifique, mais les États peuvent puiser dans une enveloppe prévue pour l'« inclusion sociale », d'un montant global de 26,5 milliards d'euros pour la période 2007-2013.

Les Roms de Roumanie, au-delà des clichés

Beaucoup plus nombreux qu'en France, les Roms de Roumanie – 1,85 million de personnes, soit 8,3 % de la population – y sont l'objet d'autant de préjugés : voleurs, trafiquants, pauvres par choix... Enracinées dans les esprits, ces idées reçues traversent toute la société. Elles résistent au temps, aux quelques programmes de discrimination positive (dans les universités notamment) et aux divers plans nationaux élaborés avec le soutien des institutions européennes en vue de l'« inclusion » des Roms ou de l'« amélioration » de leur « condition ».

Les chiffres placent les Roms en marge de la société roumaine. Habitant pour leur grande majorité à la périphérie des villes, ils sont 40 % à vivre dans la pauvreté.

Seulement 35 % d'entre eux ont un emploi (pour une moyenne nationale de 58 %) et quatre jeunes sur cinq âgés de 15 à 18 ans ne vont plus à l'école. Sur le marché du travail, pour l'accès aux soins ou au logement, ils ne profitent que théoriquement des mêmes droits que leurs compatriotes non roms.

Mais ces écarts ne tiennent pas, comme il est souvent dit, aux spécificités supposées d'une culture qui imposerait la pauvreté et la marginalité comme un mode de vie, une marque de fabrique. Le « vrai » Rom ne doit pas nécessairement être pauvre ou vivre en marge de la société. Une étude réalisée en 2010 par la Fondation Soros montre que 81 % des Roms roumains estiment ne pas avoir un mode de vie « décent ».

Il y a aussi ces Roms roumains qui, s'ils ne sont pas la majorité, considèrent avoir « réussi » et être respectés tout en continuant de revendiquer leur identité. *La Croix* est allée à leur rencontre. Ils racontent leur parcours, livrent leur analyse des « blocages », chez les non-Roms mais aussi chez les Roms, expliquant la stigmatisation dont la majorité fait l'objet en Roumanie, en France et dans la plupart des pays d'Europe. À l'heure où la crise économique nourrit le nationalisme, les Roms sont parmi les plus exposés aux phénomènes de peur et de rejet de l'autre.

MARIANNE MEUNIER
(envoyée spéciale à Bucarest)

Ils sont roms et ils ont « réussi »

► Conseiller politique, activiste associatif, coiffeur renommé ou étudiante brillante, ces quatre Roms roumains ne correspondent en rien aux préjugés liés à leur origine. Ils ont suivi des voies qui les ont conduits à devenir des figures respectées dans leur pays.

► Le succès grâce à l'exil

Damian Draghici

Conseiller du premier ministre

Damian Draghici ne tient pas en place dans son étroit bureau du palais Victoria, siège du gouvernement roumain. Il se lève, marche, tire sur un cigare entre deux phrases, se rassied, se relève, puis hausse le ton : « Vous comprenez, leur grande erreur au gouvernement et au Parlement, c'est de faire des plans pour les Roms sans leur demander leurs besoins. »

Conseiller auprès du premier ministre pour les Roms depuis juin, ce virtuose de la flûte de pan, reconnu par les spécialistes, a adopté la mise de sa nouvelle fonction : costume cravate et cheveux coupés ras. Mais il conserve, intacte, sa li-

berté de ton. C'est celle d'un enfant rom né à Bucarest en 1970, qui devait avoir le destin de son père pour seul horizon – simple musicien en Roumanie – et, par chance ou ténacité, en a touché un tout autre.

À 18 ans, Damian Draghici fuit, seul, la Roumanie communiste. À pied, il gagne la Grèce. Il commence par jouer de la flûte de pan dans les rues d'Athènes, puis se produit dans les bars avec un groupe. Repéré par une filiale néerlandaise de Sony, il est mis en contact avec une délégation du Berklee College of Music, une école située à Boston (États-Unis), en visite en Grèce. Après une audition, en 1996, il est sélectionné par ce prestigieux établissement à la renommée internationale.

L'histoire se poursuit aux États-Unis. À Boston d'abord, où il obtient son diplôme en un an et demi au

lieu de quatre. À Los Angeles ensuite, où il s'établit, enregistre des albums – laissant libre cours à son penchant pour le jazz et John Coltrane. Il donne aussi des concerts. « L'une des choses les plus importantes pour expliquer ma réussite,

« L'une des choses les plus importantes pour expliquer ma réussite, c'est que j'ai quitté ma famille et mon environnement. »

c'est que j'ai quitté ma famille et mon environnement, dit-il. La discrimination commence à la maison, on te dit tu es un Rom, et tu penses que tu dois faire comme eux. »

Damian ne rompt pas avec la Roumanie. En 2001, il se produit devant 70 000 spectateurs, avec un orchestre et des danseurs, en plein air à Bucarest. S'admettant « un peu grande gueule », il dénonce les manquements aux droits de l'homme dans des interviews. « Ce n'était pas mon intention, mais je suis devenu un activiste », raconte-t-il. Il est fait « ambassadeur rom » pour l'année européenne pour l'égalité des chances, en 2007. Le rapprochement s'opère alors avec les milieux de défense des Roms et la sphère politique roumaine l'identifie comme un porte-parole de la cause, ce qui le conduit auprès du premier ministre aujourd'hui. « Mais je suis juste un citoyen qui tente de faire quelque chose », assure-t-il.

M. M.

► Le combat contre l'autocensure

Gelu Duminica

Activiste associatif

Gelu Duminica, 35 ans, annonce la couleur sans préambule : « En général, quand les Roumains pensent aux Roms, ils pensent à des gens qui sentent mauvais et qui violent. Mais moi, je suis Rom, je lave mes chemises, je mets du parfum et je ne vole pas. » Ce sont ces préjugés que le directeur exécutif d'Impreuna (« ensemble », en roumain), une association qui travaille pour l'intégration des Roms en Roumanie, entend combattre. Omniprésents dans la société roumaine non rom, ils le sont aussi, d'après lui, chez les Roms eux-mêmes, qui pratiquent une

forme d'autocensure : « Je n'imaginai pas que je pouvais faire autre chose que mon père », dit-il dans un sourire dont il se défait rarement.

À Galati, sur les bords du Danube, le père de Gelu était ouvrier

« Certains Roms ont encore une mentalité d'esclave. Il faut introduire chez eux la volonté de changer. »

sur un chantier naval. Il avait arrêté l'école après la fin du primaire. Illettrée, sa mère était femme de ménage et vendait des semences. Comme ses trois autres

frères, Gelu Duminica a fait des études à l'université. Titulaire d'un master en politiques sociales européennes et doctorant en sociologie, il est aujourd'hui l'une des figures les plus célèbres et les plus écoutées dans le milieu associatif rom.

Selon lui, il doit sa réussite à sa mère, qui n'a jamais transigé sur l'importance des études et a dissuadé son fils d'être apprenti. À son père aussi, qui lui a « toujours dit que pour réussir, il fallait être deux fois mieux que les non-Roms ». Il reconnaît aussi avoir profité du système de discrimination positive pour son admission à l'université de Bucarest. « J'y étais l'un des seuls Roms, mais je ne me suis jamais senti discrimi-

miné », se souvient-il.

Par souci d'intégration de leurs enfants peut-être, les parents ne leur ont jamais appris le romani. « Mon père disait : "Vous n'avez pas besoin de cela" », raconte-t-il. Mais le même père s'est opposé – avant d'accepter – à ce que son fils épouse une non-Rom : « Mon père a dit non, et je me suis affirmé », conclut Gelu Duminica.

Sûr de lui, il tente avec Impreuna de décomplexer les membres de la communauté rom, notamment par des programmes de communication. « Certains Roms ont encore une mentalité d'esclave, regrette-t-il. Il faut introduire chez eux la volonté de changer. »

M. M.